

Exceptionnel ★★★★★ / Excellent ★★★★ / Bon ★★★ / Passable ★★ / À éviter ☹

LECTURES



LE CLUB DE LECTURE LA PRESSE

Raymond Cloutier et Chantal Perrault
UNE DISCUSSION ENFLAMMÉE
PAGE 3

La Condesa de Maria Victoria
George Szanto › Roman ★★★ PAGE 3

Maupassant
Nadine Satiat › Biographie ★★★1/2 PAGE 5

Albert Ferland
G. Dostie et J.-G. Paquin › Beaux livres ★★★1/2 PAGE 2

Les États vont-ils si bien?
Samy Cohen › Essai ★★★ PAGE 4

Jeunesse

d'aujourd'hui

Par des jeunes, pour des jeunes, c'est la mission des éditions Joey Cornu
Joey Cornu

U

MARIE-CLAUDE FORTIN
COLLABORATION SPÉCIALE

n soir de semaine. Pour les élèves du secondaire, c'est la fin de la première étape. Simone devrait se coucher tôt, le lendemain sera jour d'examens, mais elle est prise dans un piège dont elle n'a pas du tout envie de sortir. Elle ne pourra fermer l'oeil avant d'avoir tourné la dernière page d'*Il fait trop clair pour dormir*. Avant de savoir si François va enfin sortir avec Marie-Eve, si Rajotte, l'affreux prof d'anglais, va continuer d'humilier ses élèves jusqu'au dernier cours, si Philippe va décoller, si le psy de l'école va perdre son boulot, si Annabelle va garder son nouveau *chum* plus que trois jours et si, enfin, toute la bande va réussir à survivre au suicide de Carl, qui s'est jeté à la rivière, semant le désarroi autour de lui. Quand Simone tourne la dernière page d'*Il fait trop clair pour dormir*, il est deux heures du matin. Deux cent cinquante pages en un jour. Un record absolu!

Il fait trop clair pour dormir est le premier roman de Jean-François Bernard, un jeune auteur de 21 ans. C'est aussi le premier titre lancé par les éditions Joey Cornu, une maison qui s'est donné la mission de publier des auteurs de 14 à 24 ans. Issue du milieu de la publicité, la fondatrice, Claudie Bugnon, mère de deux ados, a toujours vécu de sa plume, mais en traduction, en révision et en publicité. «Un jour j'ai décidé de mettre mon expérience au service des aspirants écrivains, explique-t-elle. J'ai vu chez les jeunes une volonté d'écrire et d'être publiés, un profond désir de communiquer, et j'ai réalisé qu'il n'y avait pas de maison d'édition pour eux, une maison où ils seraient encadrés. Je vois cette maison comme une couveuse, et moi je suis l'éditeur-poule!»

› Voir JEUNESSE en page 2



PHOTO ALAIN ROBERGE, LA PRESSE

Jean-François Bernard, jeune auteur pour ados, et son éditrice-poule, Claudie Bugnon, de la maison d'édition Joey Cornu.

La longue marche de Dai Sijie

Dans *Le Complexe de Di*, qui a valu à son auteur le Prix Fémina, Dai Sijie promène un Chinois féru de Freud et de Lacan dans une Chine en mutation. Un roman hilarant.

PASCALLE MILLOT
COLLABORATION SPÉCIALE

Dai Sijie appartient à cette longue lignée d'écrivains qui, en choisissant de vivre en France, ont aussi choisi d'écrire dans la langue de Molière. Comme Cioran, Andreï Makine ou Milan Kundera, pour ne citer que trois exemples parmi les plus éclatants, Sijie en use avec la finesse d'un orfèvre et cette distance ironique qui fait souvent la marque des écrivains transfuges. «Ce n'est pas vraiment un choix, explique l'auteur et cinéaste, de passage à Montréal à l'occasion du Salon du

livre. Je pensais que mes romans ne seraient jamais publiés en Chine. Si je voulais être lu, il fallait que j'écrive en français.» Le moins que l'on puisse dire, c'est que cela lui a réussi. Après l'éclatant succès de *Balzac et la petite tailleuse chinoise* (encensé par Bernard Pivot, traduit en 31 langues, 650 000 exemplaires vendus en France, 350 000 aux États-Unis, adapté au cinéma par l'auteur), Dai Sijie a séduit le mois dernier les dames du Fémina qui lui ont décerné leur prix pour *Le Complexe de Di*.

Dans ce roman hilarant, Muo, un Chinois exilé en France pour y apprendre les rouages de la psychanalyse, rentre dans son pays natal

porter la bonne parole freudienne. Il tentera surtout de délivrer sa fiancée, Volcan de la vieille lune, de la prison où l'a enfermée le cruel juge Di, qui, en échange de certaines faveurs bien utiles dans la Chine d'aujourd'hui, réclame une vierge à sacrifier sur l'autel de sa virilité.

Rentré en Chine il y a quelques temps pour y tourner un film, Dai Sijie a pu observer à loisir ses anciens compatriotes, comme s'il était au spectacle, et a redécouvert la drôlerie de ce pays pour lequel, malgré l'exil, il garde visiblement un attachement profond.

› Voir SIJIE en page 2

UN NOËL GOURMAND !

Incluant les 60 recettes de l'émission

Les Éditions
gesca



Le nouveau magazine *Ricardo*

En kiosque dès maintenant

LECTURES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

L'homme à tout faire de la culture

RÉGINALD MARTEL

L'œuvre poétique d'Albert Ferland, qui présida un temps l'École littéraire de Montréal, est tombée dans l'oubli. Ce jugement de l'histoire s'explique aisément. L'œuvre est étrangère à toute modernité, tant dans la forme que dans le fond, assez semblable en cela à celle de son ami Émile Nelligan. Le poète du « Vaisseau d'or », mythifié par un destin tragique qui culmina dans la folie, succéda au poète national Louis Fréchette sans imposer une esthétique vraiment nouvelle. Il n'y avait plus de place, dans la vénération populaire, pour des poètes mineurs comme Ferland. Des exégètes savants pourraient nous dire si celui-ci a lu Mallarmé — ou même Baudelaire. Il n'en avait que pour la nature, dans ses couleurs laurantiennes, ce qui étonne chez un enfant qui naquit à Montréal et qui y vécut presque toute sa vie, à l'exception d'un séjour de quelques années dans le village qu'on appelle aujourd'hui Chénéville. Autodidacte, Albert Ferland a pu manquer de maîtres qui l'eussent orienté vers un art plus libre et plus complexe.

Si la nostalgie de l'enfance perdue situe les vers de Ferland dans la large mouvance du romantisme européen, l'intention descriptive n'est pas pour autant gommée. L'âme du poète s'émeut de choses aussi banales que le pas des boeufs dans l'eau, qui lui inspire « Le ruisseau brouillé », poème paru dans *Les Soirées du château de Ramezay*.

Paisible, le ruisseau roulait un ciel liquide,
Le rêve du Midi trônait sur son front pur,
Quand les boeufs s'approchant de sa nappe limpide
Enfoncèrent l'argile où glissait son azur.
Plongeant leur muflle sombre en sa splendeur moire,
Les massifs animaux se hâtèrent de boire,
Et lorsque de son onde ils furent satisfaits,
Le naseau ruisselant, marchant dans ses reflets,
Les grands boeufs d'un pas lourd,
L'oeil placide, superbes,
Reprirent lentement l'étroit sentier des herbes,

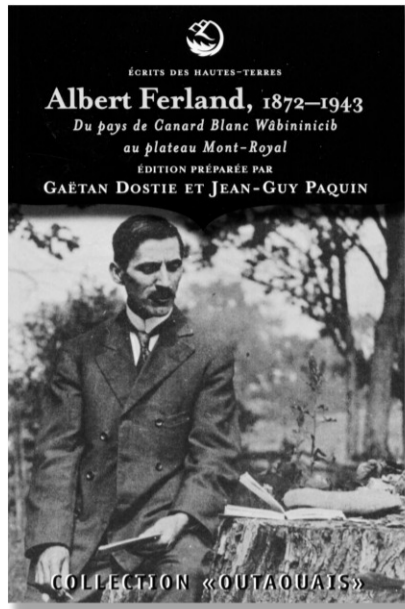
Tandis que le ruisseau plein de cercles boueux,
Refaisant son miroir d'un gris trouble et fangeux,
Semblait à ses roseaux crier l'ingratitude
Que fait naître un bienfait,
parfois, dans les coeurs rudes.

Toute la poésie de Ferland n'est pas de cette eau qui, même brouillée, laisse transparaître un message hautement moral sur les bienfaits auxquels ne répond que l'ingratitude. On retiendra plutôt des poèmes comme « L'Ours blanc », inspirés par une sympathie réelle et profonde envers les premiers occupants du sol canadien, et tout autant ceux qui, comme « La verge d'or », décrivent les plantes en un langage un peu exalté certes, mais qui plaisait au scientifique et prosateur Marie-Victorin. L'amitié des deux hommes ne surprend guère : chacun à sa façon prenait possession, au bénéfice de la collectivité, du territoire laurentien.

Un bien bel album

Ferland abordait la nature avec des moyens assez variés. Par la poésie et la prose, à hauteur de ses moyens, mais surtout par le dessin et la photographie. Grâce à Gaëtan Dostie et Jean-Guy Paquin, on peut désormais prendre la mesure de l'oeuvre tout entier. On comprend d'abord que Ferland s'intéresse à la production culturelle sous ses multiples aspects. Tout jeune, il a exercé ce qu'on appelle de petits métiers, commissionnaire, messager ou saute-ruisseau. S'il n'accède pas aux écoles d'enseignement supérieur, ayant commencé à travailler quand il était encore adolescent, il prend la peine et le temps de s'instruire en ce qui lui réussit le mieux. Le bel album de MM. Dostie et Paquin reproduit un nombre imposant de photographies d'art, qui sont des adaptations de photos plus conventionnelles. Parmi celles-là, une image magnifique de la ville de Montréal au début du XXe siècle, vue du fleuve, qui tranche nettement sur les images bucoliques que l'artiste accompagnait de ses vers, tels les poèmes affichés auxquels *La Presse* consacrait une page tout entière.

L'album Ferland est une oeuvre qui parle toute seule, mais qui n'en dit pas assez. Les auteurs-éditeurs ont



fait un immense travail de recherche et de documentation, sans oser dirait-on y ajouter chacun plus qu'une brève présentation. Timidité ou humilité face à leur héros ? Dans le cas de Gaëtan Dostie, on sait que comme Gaston Miron, mais sans le verbe haut du grand homme, il s'est fait le publiciste de tous les poètes qui comptent, sauf lui-même. C'est Dostie qui anime les promenades à Montréal autour des lieux que des poètes et artistes célèbres et moins célèbres ont hantés ou habités. Ferland lui-même fut un grand animateur culturel. Il fut le cofondateur de l'École littéraire de Montréal. Il fut membre de la Société historique de la même ville. Il contribua à la création de la Galerie des contemporains du Canada. Il lança *La Revue de l'art*, qui n'eut qu'un numéro.

En raison de la rareté des travaux sur Albert Ferland, les auteurs auraient pu se permettre de compléter leur riche iconographie par une critique au moins sommaire de l'oeuvre poétique et graphique, par une évaluation précise de l'influence de Ferland sur son époque, par des renseignements biographiques plus fouillés. Ainsi, il n'est pas sans intérêt de savoir pourquoi vraiment Ferland a démissionné de l'École littéraire de Montréal. Faut-il le croire quand il écrit aux membres : « Après



Retour des cornettes, poème a l'efche paru dans *La Presse*, le samedi 23 mars 1905. BNQ.

avoir été franchement libre penseur, je suis revenu à la foi. » ? Il faudrait aussi chercher plus avant les circonstances de sa mort. Pauvre, il devait mendier ses médicaments ; selon un témoin, il aurait cessé de s'alimenter. S'agit-il d'un quasi suicide ? Pour comprendre le sens et la profondeur de l'action de Ferland dans son milieu, rien de ce qui le concerne n'est inutile. Peut-être MM. Dostie et Paquin voudront-ils un jour pousser

plus loin leur enquête sur celui qui, il y a un siècle, fut l'homme à tout faire de la culture québécoise.

★★★½

ALBERT FERLAND, 1872-1943 — Du pays de Canard Blanc Wabiniñicib au plateau Mont-Royal
Gaëtan Dostie et Jean-Guy Paquin
Écrits des Hautes-Terres, 280 pages

Un pays très cocasse

SIJIE suite de la page 1

« Vous savez, la Chine est un pays très cocasse. Et même la Chine communiste n'était pas triste comme les pays d'Europe de l'Est. Avez-vous remarqué que les Chinois ne pleurent jamais ? En fait, la Chine du Nord est très politisée, très sérieuse. En Chine du Sud, les gens sont plus nonchalants, plus rigolos, moins marqués par l'idéologie. »

Avec son sourire de gamin espiègle et son air décontracté, inutile de préciser de quelle partie du pays est issu le romancier.

Dai Sijie étudiait la peinture chinoise à l'université, dans sa province du Sichuan, quand il a été reçu à un concours national permettant à des étudiants d'aller poursuivre leurs études aux États-Unis, en Grande-Bretagne ou en France. Après quelques mois passés à apprendre les rudiments de la langue française à Pékin, il débarque à Paris en 1984. Il a 29 ans, aime le cinéma, la littérature, et dévore tout ce qui peut lui faire comprendre l'esprit occidental, surtout les ouvrages de psychanalyse. Cinq ans plus tard, il réalise *Chine ma douleur*, un premier long métrage autobiographique qui met en scène un jeune garçon envoyé en camp de rééducation dans les montagnes. Le film est récompensé par le prix Jean Vigo en 1989, mais ses deux films suivants passent inaperçus. Dai Sijie décide alors de s'essayer au roman, patiemment, minutieusement, dictionnaire en main, ciselant son écriture classique et diablement visuelle. Pivot tombe sous le charme de cette petite tailleuse dont la vie est transformée par la découverte de Balzac, et la carrière de Dai Sijie est lancée.

Adeptes depuis des années de la « simplicité volontaire », Dai Sijie se découvre aujourd'hui sensible aux honneurs et aux récompenses. « Avant, je méprisais ce genre de choses, mais je dois l'avouer, je trouve ça plutôt agréable », dit-il visiblement ravi de sa situation. Avec l'argent gagné (les droits du *Complexe de Di* viennent en outre d'être vendus aux Américains



Dai Sijie

pour 225 000 \$), Dai Sijie devrait avoir les moyens de tourner tous les films dont il rêve. Mais l'argent n'ouvre pas toutes les portes, surtout pas celles de la Chine populaire de 2003. On vient en effet de lui refuser l'autorisation d'y tourner son cinquième long métrage, *Les Filles du botaniste chinois*, une histoire d'amour entre deux femmes. Quant à son premier roman, qui vient finalement d'être traduit là-bas, il a été assaisonné de critiques virulentes qui ont profondément choqué l'écrivain. « On m'a traité de traître, d'esclave des Occidentaux ; on a écrit que cette histoire blessait l'amour-propre de la nation. J'ignorais que l'amour-propre de la nation était si fragile ! » On a par ailleurs ajouté au récit une postface où l'éditeur affiche son désaccord avec ce roman « trop influencé par la littérature occidentale ».

Derrière les yeux rieurs de ce quinquagénaire aux allures juvéniles, derrière les blagues de celui qui a décidé d'en rire plutôt que d'en pleurer, on sent, pas très loin, la blessure d'un homme qui rêvait d'un pays où il ferait bon vivre libre. « Vous savez, nous sommes nombreux à être venus en Occident avec l'espoir de retourner en Chine pour changer ce pays. Mais la Chine n'a pas changé. Et la littérature, la psychanalyse, toutes les connaissances en sciences humaines que nous avons acquises ne nous servent à rien là-bas. »

Ses mots à lui, en tout cas, ont été entendus par plus d'un million d'être humains !

De vrais ados

JEUNESSE suite de la page 1

« C'est trop hot ! s'enthousiasmait Simone au lendemain de sa découverte. Les personnages parlent exactement comme tout le monde à mon école, les relations entre les gars et les filles, les conflits entre les gangs, les partys, les profs qu'on aime et ceux qu'on hait, c'est vraiment comme ça que ça se passe, au secondaire. »

Le roman du jeune Bernard a rapidement fait le tour des amis. Justine a lu le roman en un temps record. Maxence, qui avait délaissé la lecture au profit de la guitare, l'a traversé en une journée. Même Hugo, grand amateur de Stephen King, de fantastique et de romans d'horreur, a été transporté par le destin de cette bande d'ados qui détestent l'école presque autant que lui...

Le secret de cet engouement ? Ici, les ados sont de vrais ados, pour le meilleur et pour le pire. Ils fument du pot, boivent de la bière, se tabassent, pensent à décrocher et, dernier des tabous, fument la cigarette ! Les dialogues sont calqués sur la langue des ados, avec les raccourcis, le jargon des cours d'école, les anglicismes... « Quatre ans de secondaire m'avaient appris à économiser mes mots, dira le narrateur, à tenir un langage minimum, pas trop forçant à prononcer. » Genre...

La vraie vie ?

Mieux vaut être averti, les parents qui liront ce roman que Bernard a écrit quand il était en cinquième secondaire risquent d'avoir un choc. On est à des lieues des histoires de sorciers, des aventures édifiantes de *Jeanne, fille du roy* (lecture obligatoire dans plusieurs collèges), ou des suspenses à la *Chair de poule*. Il fait trop clair pour dormir parle de la fin de l'adolescence, du suicide, des amitiés que l'on voudrait éternelles, sur un mode résolument réaliste, quitte à choquer. Ce qui n'a pas empêché l'écrivain Noël Audet de signer la préface, et le juge Michael Sheehan, dont le fils s'est suicidé il y a quelques années, et qui depuis offre son aide aux parents qui ont vécu cette tragédie, de cautionner le roman de Bernard en en signant la postface.

Prof de français dans un collège privé de Saint-Hyacinthe, Robert Fournier connaît bien l'univers des ados. Il a eu Jean-François Bernard comme élève, avait lu le premier jet de son roman, l'avait encouragé à poursuivre son travail. Invité au lancement de son protégé, Fournier est reparti avec son livre et l'a relu « d'une traite ». « Jean-François peint merveilleusement bien le ghetto, presque inaccessible pour un adulte, de l'adolescence, où savoir pourquoi on existe est une question de vie ou de mort. » Quant à recommander la lecture de ce roman aux élèves du secondaire, Fournier n'hésiterait pas. « On y aborde le thème du suicide. Or s'il y a un endroit où on n'a pas le droit de fermer les yeux sur cette réalité, c'est bien chez nous. Le livre de Jean-François est une main tendue à quiconque perd l'espoir de s'en sortir. La force de l'amitié y est magnifique. On y parle aussi de la drogue, on ne joue pas au moralisateur, elle est présente et, comme l'alcool, elle est souvent le remède à l'inquiétude et, malheureusement, le test de passage pour faire partie de la *gang*. Faire comme si cette réalité n'existait pas sous prétexte qu'on ne la désire pas

serait plus qu'hypocrite. »

De toute façon, c'est pour ses amis, et non pour leurs parents, que l'auteur a écrit ce roman. « Ce n'est pas qu'ils n'ont pas leur rôle à jouer, explique le jeune romancier, mais mon livre portait surtout sur l'amitié, et ce que je voulais montrer, c'est qu'au secondaire, on vit vraiment dans une bulle. La vie à la maison, c'est comme une autre vie. »

Ce qui ne veut pas dire que les parents ne devraient pas lire *Il fait trop clair pour dormir*, au contraire. « Le roman raconte vraiment ce que les ados vivent, soutient Claudie Bugnon (qui vient de lancer *Le Journal d'un joyeux anarchiste*, d'Antoine Joie, et se prépare à publier un roman historique). C'est une fenêtre ouverte sur leur intériorité, sur leur vie, sur la réalité qu'ils vivent. » Quand on sait qu'il n'y aura jamais eu, dans le monde, un aussi grand nombre d'adolescents (près de la moitié de tous les humains seraient âgés de moins de 25 ans) et que le taux de suicide chez les ados au Québec est affolant, on aurait tort de ne pas profiter de cette chance : comprendre ce que les adolescents vivent de l'intérieur, et les lire dans leurs propres mots.

P.S.: Une éditrice débrouillarde

Comme les éditions Joey Cornu n'ont pas encore droit aux principales subventions aux nouveaux éditeurs, sa fondatrice n'a pas hésité à frapper aux portes du secteur privé. Ainsi, *Qui hiberne, qui hiverne* (un essai de la collection *J'instruis mes parents* signé Serge Gagnier) est « commandité » par les compagnies BFI Environnement et Nove Environnement ; *Il fait trop tard pour dormir*, par les Entreprises Forlam et Stratem, et le *Journal d'un joyeux anarchiste*, par le Groupe BO Concept, Promoflex International, Pothier Delisle, société d'avocats et le Groupe Deschênes ! L'éditrice a aussi lancé, sur son site (www.joeycornuediteur.com), le concours *Ma vision du Québec dans 20 ans* où elle invite les écrivains en herbe à donner leur vision de l'avenir.

P.P.S.: Un éditeur débrouillard

S'il y a une chose qu'on ne peut reprocher à Michel Brûlé, des Intouchables, c'est de ne pas faire preuve d'originalité dans son travail de promotion. Après avoir loué l'un des panneaux publicitaires qui surplombe le pont Jacques-Cartier pour faire la promotion d'*Aurélië*, de Claire Pontbriand, puis de la série jeunesse Amos Daragon, il prenait d'assaut les Marchés Louise Ménard de la Rive-Sud avec une publicité qu'on ne pouvait pas manquer : on marchait dessus ! Sur le plancher, à l'entrée du IGA, on avait collé une affiche reproduisant la page couverture de *Les Femmes en font trop !*, l'essai coup de gueule de William St-Hilaire. Aux caisses, on pouvait s'inscrire à un concours en remplissant un coupon. Parmi les prix à gagner, 25 exemplaires du livre de St-Hilaire, ou un forfait « Pur Délice pour les femmes épuisées... ! », gracieuseté du Spa Source d'Éden. Il fallait y penser !

Exceptionnel ★★★★★ / Excellent ★★★★ / Bon ★★★ / Passable ★★ / À éviter ☹

LECTURES

Une rencontre mouvementée

LE CLUB
DE LECTURE
LA PRESSEAU TOUR
DES LECTEURS

En cette troisième semaine de notre deuxième Livre du mois, nos deux lecteurs, Raymond Cloutier et Chantal Perrault, discutent, vivement, de *La Malédiction Henderson*, du romancier canadien méconnu David Adams Richards, publié aux éditions de la Pleine Lune. La semaine prochaine, ce sera votre tour, lecteurs, de donner votre point de vue. Rappelons que la meilleure recension sera publiée dans *Lectures* et vaudra à son auteur un bon d'achat de 200 \$ en livres chez Renaud-Bray. Et que toutes vos lettres, envoyées à clubdelecture@lapresse.ca, seront aussi publiées sur cyberpresse/arts.ca à compter de dimanche prochain.

JEAN FUGÈRE
COLLABORATION SPÉCIALE
clubdelecture@lapresse.ca

Ouh! là! là! quelle discussion! L'histoire du jeune Lyle et du vieux Sydney Henderson, inventée par l'auteur David Adams Richards, a projeté nos deux lecteurs, Chantal Perrault et Raymond Cloutier, dans les deux coins opposés du ring. En cet après-midi très novembre, dans un Renaud-Bray accueillant, nous voilà sans détour au coeur du sujet:

CHANTAL: « C'est une découverte. J'ai trouvé que c'était un excellent roman. J'ai aimé que ça se passe dans un milieu très pauvre et, pour une fois, un milieu très pauvre anglophone! Le Sydney de Richards n'est pas sans rappeler le Ovide Plouffe de Roger Lemelin: il a lu beaucoup de livres mais les livres ne l'aident pas. On a beau avoir lu tous les livres, ça ne mène nulle part, c'est plutôt désespéré... »

RAYMOND: « Pas d'accord avec cette analyse, avec le fait que la culture ne puisse pas nous donner les outils pour réussir. Je ne peux pas croire que Sydney, ayant toute la bibliothèque du monde dans le cerveau, soit encore aussi « christique ». J'ai de la misère



Raymond Cloutier, Jean Fugère et Chantal Perrault.

PHOTO MARTIN TREMBLAY, LA PRESSE ©

à vivre avec le fait que tant de culture mène à tant d'ignorance dans le comportement quotidien. C'est une insulte à l'intelligence de me faire marcher dans ce procédé-là jusqu'à la fin du livre... »

Que peut la littérature? À quoi bon la droiture morale? voilà deux questions fondamentales soulevées par le roman et par la discussion entre nos deux lecteurs. Toute la vie de Sydney Henderson est un chemin de croix sans répit. On l'accuse à répétition d'actes qu'il n'a pas commis et lui n'y oppose toujours que son pacte avec Dieu, cette résolution prise à 12 ans de ne jamais lever la main sur autrui car quiconque fait le mal s'avilit et « ce que l'on détruit chez les autres nous détruit nous-même ».

RAYMOND: Pour moi, malheureusement, le roman est un affreux mélodrame.

CHANTAL: Moi, je trouve que la ligne est mince entre la légende et le mélodrame. C'est vrai que le personnage de Sydney est d'une naïveté incroyable mais, poussée à un tel point, est-ce que cela ne relève pas de la légende? Ou de la parabole, à la limite. La particularité et l'originalité de l'écriture de Richards tiennent là. Tout ce qu'il décrit est d'un réalisme puissamment détaillé mais en même temps, à cause du credo de Sydney, c'est un réalisme à dimension pure. Ce Sydney Henderson est désespérant, horripilant, car c'est est un homme qui, dans sa non-violence, cause beaucoup de tort autour de lui.

RAYMOND: Ce n'est pas un père, ce

n'est pas un mari, ce n'est pas un citoyen. C'est un Christ qui se promène.

CHANTAL: Quand même! Il a une bonne épouse, de bons enfants, de bons amis. Il ne bat pas ses enfants, il travaille, aide les autres et il réussit à transmettre quelque chose à son fils. Au fond, le sous-entendu fondamental du livre semble être le suivant: peu importe que l'on fasse le bien ou que l'on fasse le mal, le pire est toujours sûr. N'est-ce pas là au fond l'essence même du tragique? Le summum de l'absurdité humaine n'est-il pas de causer du tort en ayant cherché le bien? À travers cette grande noirceur néo-brunswickoise, c'est toute la condition humaine que met en lumière le roman dostoïevskien de Richards. Cela me rappelle les 400 pages du récit du général Dallaire, lues cette semaine. Littéralement, il est comme Sydney: on le regarde aller, on se dit que ça n'a pas de bon sens d'avoir un boy-scout pareil à la tête des Casques bleus, qu'il va finir par comprendre un jour que le monde ne veut pas l'aider. Mais non, à ses yeux, c'est impossible qu'on laisse mourir 800 000 Rwandais, et pourtant, bien sûr, le monde étant le monde, rien n'arrive. Comme pour Sydney, littéralement.

RAYMOND: Reste qu'il y a des scènes extraordinaires dans le roman, des moments de grâce dans l'écriture: c'est évident que le super-méchant Mathew Pit m'a beaucoup plu, le mal à des vertus que la vertu n'a pas... Mais comparé à Robertson Davies, à Marga-

ret Atwood ou à Mordecai Richler, Richards est loin derrière. Sa célébrité m'étonne.

CHANTAL: Moi, je crois qu'il est des ligues majeures. Mais je dois dire que j'ai lu la moitié du livre en anglais et l'autre en français et je crois que la traduction française ne lui rend pas justice. Il est meilleur en anglais!

Avis aux lecteurs

Il vous reste quelques jours, en fait jusqu'au mercredi 26 novembre — si vous participez au concours de la meilleure recension — pour nous dire ce que vous pensez de *La Malédiction Henderson*. S'agit-il d'un chef d'oeuvre, comme l'a prétendu le *Maclean's*? David Adams Richards est-il « une des voix les plus puissantes et des plus nécessaires de la fiction au Canada » (*Ottawa Citizen*)? À vos ordres! Le gagnant ou la gagnante recevra un bon d'achat de 200 \$ en livres de la chaîne de librairies Renaud-Bray.

P.S.: Comme vous l'avez réclamé dans vos courriels, voici à l'avance notre livre du mois de décembre: *Harry Potter et l'Ordre du phénix*, de J.K. Rowling, dont la sortie, en français, chez Gallimard est prévue pour le 3 décembre. *Lectures* lance ainsi un appel aux jeunes et moins jeunes: vous êtes tous invités à nous écrire, de 7 à 77 ans et même plus, et même moins, à clubdelecture@lapresse.ca.

Recherche: Marie Sterlin

LITTÉRATURE DU VOISIN

Les mystères du Michoacán

DAVID HOMEL
COLLABORATION SPÉCIALE

George Szanto correspond à une certaine image de l'écrivain idéal: celui qui erre, qui voyage, qui change de pays sans cesse. Né en Irlande du Nord, en 1940, de parents qui ont fui la ville de Vienne à cause des nazis, Szanto est arrivé aux États-Unis à l'âge de 8 ans. Il y a fait des études, sans négliger des séjours en France et en Allemagne. Enfin, en 1974, il est venu enseigner au Canada, à l'Université McGill. Et pour continuer le périple, dernièrement, grâce à une retraite anticipée et bien méritée, il s'est installé à Gabriola Island, un de ces petits bouts de paradis au milieu du golfe de Vancouver.

Je me souviens de mes conversations avec George Szanto lorsqu'il vivait encore avenue Laval, pas loin du square Saint-Louis à Montréal. Vous qui vivez ici depuis longtemps, je lui demandais, pourquoi regardez-vous ailleurs pour le sujet de vos romans? Pourquoi les écrivains anglophones de Montréal n'écrivent-ils pas plus

souvent sur leur ville?

La réponse de Szanto était simple et logique. Ce lieu ne leur appartient pas, me disait-il. Ce n'est pas leur territoire. Ils sont obligés de chercher leurs histoires ailleurs.

Et voilà qu'il a cherché ailleurs, George Szanto. Il a fait du Mexique — plus précisément, de l'État de Michoacán — le territoire préféré de ses romans. Peut-être se sent-il à l'aise dans ce paysage si fabuleux, au centre de ce pays si mystérieux pour nous. Car il maîtrise les personnages, le caractère et les légendes de cette région avec un rare bonheur, et sa maîtrise est très évidente dans son dernier roman, *La condessa Maria Victoria*.

Parmi les détails historiques que Szanto a retrouvés en séjournant dans cette région, il a déniché le suivant: au milieu du 18^e siècle, sous la domination espagnole, les femmes géraient souvent les grandes *fincas*, ces propriétés qui s'étendaient à des centaines de kilomètres à la ronde. Pourquoi justement les femmes à cette époque, où on les imagine sous la férule des hommes, et de l'Église ca-

tholique? Selon une certaine pensée philosophique, les femmes étaient moralement supérieures aux hommes, plus habilitées à gérer les terres et ceux qui y vivaient et à protéger les grandes fortunes de la main des hommes, impulsifs, dépensiers, destructeurs et autodestructeurs.

D'où la condessa Maria Victoria, une sorte de comtesse, et l'héroïne du roman le plus récent de Szanto. C'est une femme qui règne sur sa famille et ses terres, qui n'a aucune peur du prêtre local, lequel, à son avis, n'est pas plus proche du Seigneur qu'elle. Cette femme libre du 18^e siècle est une force de la nature; d'elle émanent une sensualité et un pouvoir temporel qui en ont fait un mythe. Il y a de belles pages d'une force onirique ici, comme si on refaisait l'histoire du Mexique par le rêve. Un pays de poésie où l'ardeur du sang ne saurait obéir aux règlements de l'Église et de l'État.

Dans ce pays imaginaire et ancien, arrive un personnage tout à fait moderne. C'est Jorge (ou George, en français), envoyé par le PEN Club pour enquêter sur le sort d'un écri-

vain injustement emprisonné, accusé d'avoir attaqué une banque. Mais le prisonnier n'est pas sans tache. Son nom, Mono Loro (qui veut dire « Singe Perroquet »), sème le doute sur la pureté de ses actions. Mais Jorge est quand même là pour rencontrer les autorités politiques et pour obtenir qu'on libère ce prisonnier au nom si loquace et moqueur.

Il y a deux histoires qui se touchent dans *Maria Victoria*: l'ancienne et la moderne. Il y a le monde moderne de Jorge, le nôtre, et son voyage jusque dans un pays incertain pour tenter de libérer le prisonnier politique. Sa quête va trouver des échos dans la vieille légende de Maria Victoria, surgie du 18^e siècle. Autre touche moderne, sa femme et leur jeune fille vont accompagner Jorge dans son voyage au Mexique. Ensemble, ils forment une unité harmonieuse; Szanto fait face ainsi à un des défis redoutables de la littérature: comment écrire sur une famille heureuse, là où le conflit est absent?

Finalement, le danger arrive de l'extérieur. Leur fille devient l'objet de convoitise d'une secte religieuse,

la Nueva Belén (« Nouveau Bethléem »), dont les leaders ont décidé que sa pureté leur était indispensable. S'ensuit un enlèvement, et Jorge doit se tourner vers Ali Cran, un personnage mystérieux qui a déjà joué un rôle dans un de ses romans précédents, *La Face cachée des pierres*, également très bien traduit en français par l'écrivain François Barcelo.

Cet Ali Cran (de *alacrán*, ou « scorpion ») sort directement des contes classiques. Il est là pour aider, conseiller, mettre notre Jorge sur la bonne voie. Dans *Maria Victoria*, il est même prêt à se déguiser en pape pour sauver la vie de Kiki, la fille de Jorge. Il y a de la magie dans ce sauvetage, et du drame aussi. Parions que le fantôme de la condessa approuverait — elle était friande de légendes, car légende elle-même.

★★★

LA CONDESA DE MARIA VICTORIA

George Szanto, traduit par François Barcelo XYZ Éditeur, 325 pages

Quelle sera la
meilleure compagnie
québécoise en Bourse?

Consultez le top 100

LA PRESSE AFFAIRES.com
www.lapresseaffaires.com/top100

LECTURES

EN DIAGONALE

Paroles, paroles, paroles

NATHALIE COLLARD

Au Québec, la mode est aux entretiens : racontez-moi votre enfance, votre premier amour, votre vie de famille. Ce sont des livres qui s'écrivent vite — on appuie sur la touche RECORD de notre magnéto, on retranscrit les propos et le tour est joué — et le résultat n'est pas toujours convaincant.

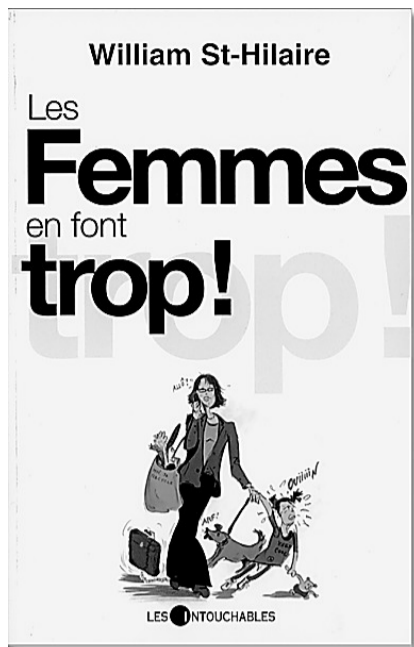
Après *Paroles d'hommes*, de Mathias Brunet, paru l'an dernier chez Québec-Amérique, voici *Paroles de femmes*, un écho féminin aux propos des Foglia, Lepage, Garneau et compagnie.

Le sous-titre, entretiens sur l'existence, est un peu pompeux mais les femmes qui ont accepté de jouer le jeu — Diane Dufresne, Pauline Marois, Louise Portal, Michaëlle Jean et sœur Nicole Fournier — le font en toute modestie, sans jamais donner l'impression qu'elles détiennent la Vérité ou qu'elles ont des leçons de vie à donner. Au contraire. S'il y a quelque chose qui les unit, c'est cette quête perpétuelle, ce désir de comprendre, d'avancer, d'aller toujours plus loin.

L'enfance, la famille, l'amour, la mort, le sens de la vie, on parle de choses sérieuses dans ce livre. Michaëlle Jean, très touchante, raconte son enfance à Haïti, la violence, l'exil, la maladie d'Alzheimer de sa mère, son métier basé sur le paraître alors qu'elle souhaite avant tout « être ».

Louise Portal réfléchit sur l'amour, Pauline Marois sur ses origines modestes et le fait d'être une femme de pouvoir. Il n'y a pas de révélations fracassantes (ce n'est pas le but du livre) mais des réflexions profondes de la part de femmes qui ont déjà accompli un bon bout de chemin.

La seule critique qu'on pourrait faire, c'est que contrairement aux hommes de Mathias Brunet qui se



font rares dans les médias, les femmes d'Anne-Marie Villeneuve se sont déjà confiées — sauf exception — dans la presse féminine. On a moins l'impression de « découvrir » leur pensée. Ce qui n'enlève rien à la valeur de leurs propos et de leur témoignage, bien sûr.

PAROLES DE FEMMES — ENTRETIENS SUR L'EXISTENCE

Anne-Marie Villeneuve
Québec-Amérique, 240 pages

Féministe ou pas

Dans les ambivalences de l'émancipation féminine, la sociologue Nathalie Heinrich, coauteure entre autres de l'excellent *Mère, fille, une relation à trois*, parle de la difficulté de conquérir le pouvoir et de

s'émanciper dans une société où l'ordre traditionnel demeure présent. Dans son livre, elle veut montrer qu'il n'existe pas un, mais bien des féminismes et qu'on peut très bien se dire féministe et ne pas partager les mêmes positions que sa voisine qui, elle aussi, se définit comme telle.

Par exemple, il existe des dissensions au sein des féministes entre celles qui sont pour la liberté d'expression et celles qui sont en faveur de la censure de la pornographie. En France, il y a des féministes qui militent en faveur de la féminisation des termes et d'autres qui s'y opposent farouchement (l'auteure est une de celles-là).

Comme dans *Mère, fille*, Heinrich a pigé dans les textes littéraires (Colette, George Sand, etc.) pour illustrer ses propos. Un texte imagé qui pose de bonnes questions.

LES AMBIVALENCES DE L'ÉMANCIPATION FÉMININE

Nathalie Heinrich
Albin Michel, 157 pages

Femmes et sida

En 1991, une femme atteinte du sida confie à son médecin qu'elle a eu des relations sexuelles avec une cinquantaine de joueurs de la Ligue nationale de hockey. Panique au Forum de Montréal, pris d'assaut par les journalistes. Résultat : les médias ne s'intéressent pas à la victime du sida, mais plutôt aux moeurs sexuelles des joueurs de hockey.

Voilà un des exemples qu'on retrouve dans l'ouvrage de Maria Nengah Mensah, *Ni vues ni connues — Femmes, VIH et médias*. Cette professeure de l'École de travail social de l'UQAM s'est intéressée à mon-

trer la place des femmes séropositives (11 des diagnostics au Québec depuis 1979) dans les médias. Première question : en ont-elles, une place, ou sont-elles carrément invisibles ? Si les médias sont le quatrième pouvoir, il faut y être vue et entendue pour exister aux yeux de la société et faire entendre son message. L'auteure a passé au peigne fin la couverture médiatique des 20 dernières années. Son constat : d'un côté, il y a une machine médiatique bien huilée qui dépasse difficilement les stéréotypes de femmes séropositives (la victime, la pute, la toxicomane infectée) et de l'autre, des groupes communautaires sans moyens et des victimes sans ressources qui aimeraient bien qu'on dépeigne une réalité plus nuancée.

NI VUES NI CONNUES — FEMMES, VIH, MÉDIAS

Les Éditions du remue-ménage, 221 pages

Elles en font trop (bis)

Parlant d'émancipation... Un petit mot sur la plaquette de William St-Hilaire, auteure de nouvelles érotiques à ses heures, qui nous rejoue *Je ne sais pas comment elle fait*, version québécoise. C'est court (on a l'impression que c'est écrit sur le coin de la table), mais l'auteure nous fait quand même rire à plusieurs reprises en visant là où ça fait mal (manque de temps, souci de la perfection, obsession de la performance, etc.). On connaît la chanson (relaxez donc, les filles !), mais ça fait toujours du bien de réentendre l'air de temps en temps...

LES FEMMES EN FONT TROP !

William St-Hilaire
Éditions Les Intouchables, 90 pages

ESSAI

Les États vont-ils bien?

NICOLAS BÉRUBÉ

L'État est attaqué de toutes parts. Pour les militants de gauche, l'État est profondément malade : au lieu d'aider les plus faibles, il se prosterne désormais devant l'autel du pouvoir économique tout puissant. Pour les militants de droite, il faut couper, couper, couper et laisser la place au privé : l'État est un éléphant paresseux qui bloque la piste de Formule 1 où les gens d'affaires foncent pour sauver l'humanité.

Ces discours opposés arrivent à la même conclusion : les États ne sont plus capables d'assurer le bien-être collectif. Ils sont dépassés. Ils ne tirent plus les ficelles, ne dressent plus l'ordre du jour. Désormais, ce sont les organisations non gouvernementales (ONG) comme OXFAM ou Greenpeace qui défendent les droits de l'homme et de l'environnement. Et, à l'autre bout du spectre, ce sont les multinationales qui dirigent le commerce mondial.

Cette vision des choses agace profondément Samy Cohen. Dans son tout dernier livre, *La Résistance des États* (Seuil), le directeur de recherche au Centre d'études et de recherches internationales (CERI) de Paris s'attaque à ce qu'il appelle « le mythe de l'État moribond ».

Pour Cohen, l'idée que l'État n'est plus un acteur décisif sur la scène mondiale est un concept à la mode qui ne résiste pas à l'examen des faits. Observant certains cercles militants, Cohen note « qu'une nouvelle croyance voit le jour selon laquelle les citoyens pourraient améliorer le sort du monde en se passant des États, rendus impuissants par la mondialisation, et des hommes politiques corrompus ».

Au cours de la lecture de *La Résistance des États*, on peut facilement imaginer Samy Cohen s'indignant, tantôt à la lecture d'un article de journal, tantôt lors d'un bulletin télévisé, de voir l'État présenté comme un concept désuet, inefficace, incapable de tenir le coup face aux multinationales dopées à la productivité et aux ONG, qui semblent détenir le monopole du bon sens moral.

Car les multinationales, rappelle-t-il, sont le fruit des politiques de libéralisation des échanges adoptées... par les États. « La mondialisation n'est pas une forme sournoise d'attaque contre la souveraineté des États. C'est le pouvoir politique qui dicte la marche à l'économie », écrit-il.

Les ONG, qui semblent avoir pris la place des États pour faire avancer les droits de la personne et décrier les problèmes environnementaux, sont rarement écoutées au plan international, analyse Cohen. « Les ONG n'ont pas réussi à avoir une influence efficace sur le problème des inégalités entre pays riches et pays pauvres », écrit-il.

La décennie 90 a été, de manière générale, la décennie des conventions internationales, « mais, malgré la convention sur l'enfance ratifiée en 1990, près de 11 millions d'enfants meurent chaque année encore de maladies pourtant évitables ». En fait, c'est davantage l'échec des ONG que celui des États que relève l'auteur.

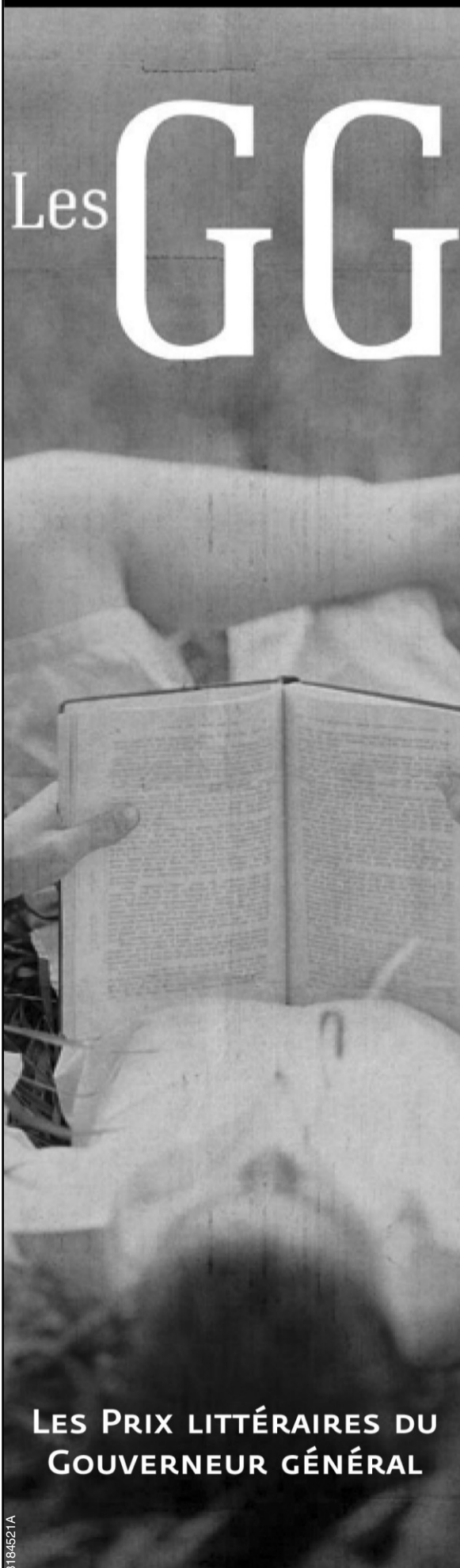
La Résistance des États est donc un pas de côté : il sert davantage à remettre les pendules à l'heure, à redonner au débat sa juste dimension, qu'à proposer des pistes de solution. Bien que la prose de Samy Cohen s'apparente davantage à celle d'un travail universitaire qu'à un brûlot polémique, on sent qu'il prend plaisir à renvoyer toute une classe d'altermondialistes faire leurs devoirs. N'en déplaise à certains, les États sont là pour rester et leur structure est éminemment plus solide qu'on le laisse entendre.

Mais à force de se battre contre l'idée voulant que le pouvoir de l'État s'effrite, l'auteur sème un doute dans l'esprit du lecteur. Le libre penseur n'est-il pas, lui aussi, prisonnier de sa démarche qui vise à réhabiliter l'État ? À une époque où le tribunal de l'Organisation mondiale du commerce (OMC) peut trancher les litiges commerciaux sans que les États aient leur mot à dire, où les usines quittent le Mexique pour la Chine (moins chère !) et où les pays font table rase de leurs lois et créent des « zones franches » pour faire de l'oeil aux multinationales, peut-on encore vraiment croire que « le pouvoir politique dicte la marche à l'économie » ?

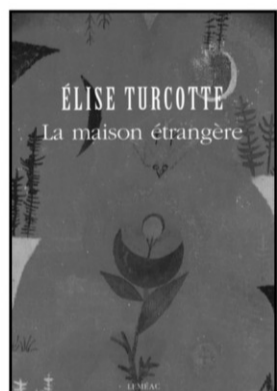
Que l'on soit de droite ou de gauche, force est de constater que cette affirmation est pour le moins fragile. L'ériger en dogme peut paraître révolutionnaire et anticonformiste pour certains ; pour d'autres, dont nous sommes, c'est aller un pas trop loin.

★★★
LA RÉSISTANCE DES ÉTATS
Samy Cohen, Seuil, 258 pages

BMO GROUPE FINANCIER REND HOMMAGE AUX LAURÉATES ET LAURÉATS DE 2003

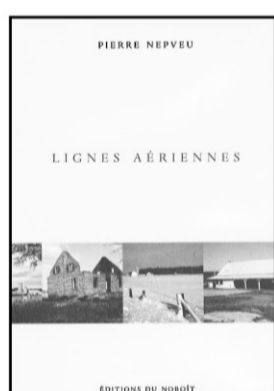


Romans et nouvelles



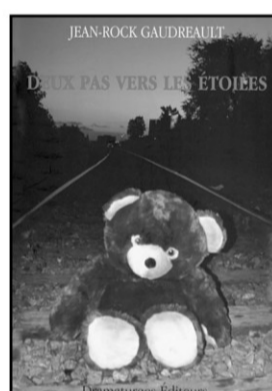
Élise Turcotte
La maison étrangère
Leméac Éditeur

Poésie



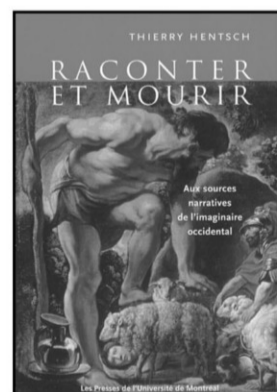
Pierre Nepveu
Lignes aériennes
Éditions du Noroît

Théâtre



Jean-Rock Gaudreault
Deux pas vers les étoiles
Dramaturges Éditeurs

Études et essais



Thierry Hentsch
Raconter et mourir : aux sources narratives de l'imaginaire occidental
Les Presses de l'Université de Montréal

Littérature jeunesse (texte)



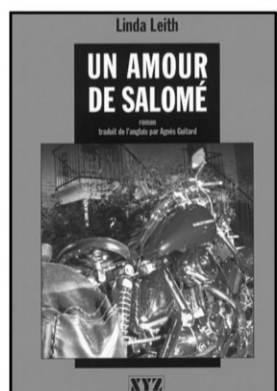
Danielle Simard
J'ai vendu ma sœur
Soulières éditeur

Littérature jeunesse (illustrations)



Virginie Egger
Recette d'éléphant à la sauce vieux pneu
de Carole Tremblay
Les Éditions Les 400 coups

Traduction (de l'anglais au français)



Agnès Guitard
Un amour de Salomé
de Linda Leith
XYZ éditeur

Présentés par :

Conseil des Arts
du CanadaCanada Council
for the Arts

WWW.CONSEILDESARTS.CA

Commandités par :



BMO Groupe financier

Exceptionnel ★★★★★ / Excellent ★★★★ / Bon ★★★ / Passable ★★ / À éviter ☹

LECTURES

BIOGRAPHIE

Les passions selon Guy de Maupassant

JACQUES FOLCH-RIBAS
COLLABORATION SPÉCIALE

Ceux qui aiment lire, longtemps lire, plonger dans une histoire et ne la quitter que lorsqu'elle est vraiment finie, ceux-là seront comblés par ce livre qui est une biographie, qui est un roman, qui est une histoire au mérite d'un personnage passionnant — et passionné, Henri René Albert Guy de Maupassant.

On croit que l'on sait tout sur Maupassant. Ce n'est peut-être pas exact, il faut aller voir ce livre tout en nuances qui a le mérite de s'appuyer sur une enquête minutieuse. Pas un document n'a, semble-t-il, été oublié. Pas une lettre de l'écrivain, pas un mot à un ami, à une maîtresse (le diable sait s'il en eut), pas même un ragot qui soient oubliés par l'auteur, Nadine Satiat. Elle en tire, de tout, le maximum. C'est un flic, cette femme, un flic comme on les aimerait connaître, fouilleur et subtil, impartial, lucide, avec un peu d'humour pour ne rien gêner. À ce degré de conscience, on est emballé. On va de l'avant, on lit, on continue, c'est passionnant. Tant pis pour les textes courts, pour les textes modernes, que l'on aime tant, maigres et courts comme les contes de Maupassant justement, tant pis, on reste accroché à ce texte long, on aime.

Il est né en Normandie, dans un château? Dans quelle tour du château de Miromesnil? Même cela, vous le saurez. Sa mère, Laure le Poittevin, l'élève seule, son mari l'a abandonnée. On aura beau dire et écrire que le petit Guy est en réalité le fils de Flaubert, un peu plus tard, lorsqu'il sera devenu l'élève, le disciple de Gustave, rien ne le prouve, et Madame Satiat n'essaiera pas de le prouver.

Le voilà au séminaire. Il écrit des vers. — On voit la scène, Maupassant au séminaire, allons donc, c'est à mourir de rire. Plus tard, à la guerre de 1870, il s'engage dans l'armée. À la fin de la guerre, il « monte » à Paris. C'est parti. La grande vie et la gloire. Fonctionnaire pour gagner sa vie, il vit sa vie en forçat du plaisir. Il est gai, c'est un grand blagueur, il est beau, il est aimé des femmes et il les adore. « Les seules personnes dont le commerce me

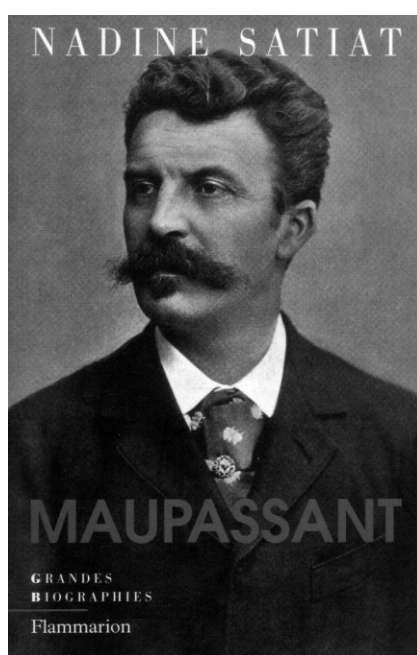
plaise vraiment. » Pourtant, celui des écrivains et des poètes, aussi... Il rencontre tout le monde. Donc Flaubert, le maître, le Patron, qui va lui enseigner tout. Ce que doit être un journaliste, ce que doit être la rigueur d'un écrivain, la sobriété, la froideur sensible, se méfier des émotions, bref, tout, pour écrire — puisqu'il a attrapé le virus dès l'enfance, avec sa mère qui lui faisait naguère lire Shakespeare et dont l'influence littéraire est évidente.

Les années passent avec le foisonnement des écrits, tous célèbres sitôt que publiés, ses écrits dans lesquels la tragédie et la comédie se mêlent. L'amour et la haine, l'intelligence et la sottise... Et aussi, avec cet autre amour de Maupassant, la Seine... Curieusement la Seine, l'eau de Seine qu'il parcourt avec sa yole, souvent la nuit, qui le calme, qui le berce, l'eau lente de la Seine que remplacera bientôt l'eau de mer. Son yacht nommé *Bel Ami*... L'oubli, l'endormissement sur le mouvement des vagues...

Étrange inquiétude de Maupassant le comblé?... C'est que quelque chose le mine, qui n'est pas seulement la maladie, le mal honteux, mais aussi et surtout le dégoût profond de la fréquentation des hommes — il trouve que tout est odieux, absurde, que rien n'a de sens, que tout est pourri. On parlerait aujourd'hui de dépression, on disait en ce temps-là mélancolie. On savait aussi que la maladie de l'amour s'était depuis longtemps installée. Migraines, lente perte de la vision, troubles mentaux, disons le mot folie que personne ne voulait prononcer mais que tout le monde pensait.

Lui aussi... Il se rend compte qu'il plonge dans l'aliénation, il essaie même de se tuer (avec le coupe-papier de l'écrivain célèbre, dérisoire et significatif). À la fin d'une vie, à la fin de ce livre, voilà le récit absolument sec, sans cette émotion que Flaubert avait conseillé de tracter, du passage dans la clinique du Docteur Blanche où l'on devra le faire interner et où il mourra dans d'affreuses convulsions, à l'âge de 43 ans.

Oui, ce fut une vie terrible et glorieuse, et c'est un livre intelligent, qui ressemble à son sujet. Fataliste comme lui. Un destin terrible ne cesse d'y planer.



HISTOIRE

Deux opinions sur le créateur du premier ministère de l'Éducation, P.J.O. Chauveau

CLAUDE-V. MARSOLAIS

Pierre-Joseph-Olivier Chauveau fut le premier premier ministre de la province de Québec lors de la création de la Fédération canadienne en 1867. Comme il avait occupé le poste de surintendant de l'Éducation du Bas-Canada, de 1855 à 1867, il ne faut pas s'étonner qu'il ait créé le premier ministère de l'Instruction publique du pays lorsqu'il dirigea la province.

Hélène Sabourin, qui vient de publier un essai biographique sur Chauveau chez Leméac, intitulé *À l'école de P.-J.O. Chauveau*, estime que Chauveau élu comme conservateur était un esprit éclairé mais pragmatique et qu'il était déterminé à faire valoir sa conception d'une éducation ouverte et permanente en y engageant l'État malgré les réticences de l'Église catholique romaine.

Toutefois, l'adoption de la Loi créant le ministère de l'Instruction publique ne se fit pas sans compromission puisqu'elle prévoyait la création du Conseil de l'Instruction publique, dominé par des membres du clergé catholique et protestant, et son article 4 permettant l'abolition du Ministère si le gouvernement jugeait que cela n'était pas nécessaire. La biographe soutient que cet article fut le résultat d'un compromis après de difficiles tractations avec des évêques catholiques.

Or, ce qui devait arriver arriva. Après sa démission comme premier ministre en 1873, son successeur Boucher de Boucherville abolit le ministère de l'Instruction publique en 1875, sous la pression de l'épiscopat ultramontain, dont l'évêque de Montréal, Ignace Bourget. Il faudra attendre les années 1960 avant qu'un nouveau ministère de l'Éducation soit créé au Québec.

Dans *Une histoire de l'éducation et du syndicalisme enseignant au Québec*, Pierre Graveline (aussi éditeur) constate que la victoire de l'épiscopat catholique contre la laïcité de l'éducation produira des effets négatifs. Le clergé catholique parviendra à empêcher

en 1901 et même en 1919 l'adoption d'une loi imposant la fréquentation scolaire obligatoire. Il faudra attendre 1942 avant qu'une loi n'oblige la fréquentation scolaire jusqu'à l'âge de 14 ans.

Selon l'auteur, le taux de scolarisation des Canadiens français du Québec demeurera peu élevé au cours des décennies qui s'échelonnent de 1867 à la Seconde Guerre mondiale. Dans les années 1920, la vaste majorité des élèves du secteur franco-catholique ne parviendra toujours pas à terminer le cours primaire. Et même après la Seconde Guerre, à peine 25 % des élèves francophones accèderont à la huitième année. Il conclut que « le règne d'airain de l'Église catholique sur l'éducation se traduira par un retard historique des jeunes francophones ».

Peut-on conclure que la « cléricisation » à outrance de l'éducation nous a conduits directement au règne de la « grande noirceur » du régime duplessiste ?

Il faut croire que malgré ses visées avant-gardistes relativement à l'éducation, notamment par la création d'écoles normales et le système d'inspection des écoles, Pierre-Joseph-Olivier Chauveau n'aura pas été en mesure d'assurer le développement futur de l'éducation au Québec à cause de son trop grand esprit de compromis à l'endroit des élites ultrac-conservatrices de son époque, en particulier l'épiscopat catholique canadien-français.

★★★

À L'ÉCOLE DE P.J.O. CHAUVEAU

Hélène Sabourin
Leméac, 230 pages

★★★

UNE HISTOIRE DE L'ÉDUCATION ET DU SYNDICALISME ENSEIGNANT AU QUÉBEC

Pierre Graveline
Typo, 200 pages

★★★½

MAUPASSANT

Nadine Satiat
Grandes biographies Flammarion, Paris, 712 pages

Librairie **Renaud-Bray**
VOX POPULI, VOX DEI
Palmarès des ventes
12 au 18 novembre 2003

1	Roman Qc	LES FILLES DE CALEB, t. 3 - L'abandon de la mésange	A. COUSTURE	Libre Expression
2	Psychologie	GUÉRIR ♥	SERVAN-SCHREIBER	Robert Laffont
3	Biographie	LE TEMPS DES AVANTS	C. AZNAVOUR	Flammarion Qc
4	Roman Qc	L'HISTOIRE DE PI ♥ - Booker Prize 2002	Y. MARTEL	XYZ éd.
5	Polar	LE BIEN DES AUTRES, t. 1 - Inédit	J.-J. PELLETIER	Alire
6	Biographie Qc	J'AI SERRÉ LA MAIN DU DIABLE ♥	R. DALLAIRE	Libre Expression
7	Cuisine Qc	LE GUIDE DU VIN 2004	M. PHANEUF	L'Homme
8	Cuisine Qc	LA SÉLECTION CHARTIER 2004	F. CHARTIER	La Presse
9	Sport Qc	LA GLORIEUSE HISTOIRE DES CANADIENS ♥	N. LÉANDRE	L'Homme
10	Roman Qc	LE CAHIER NOIR	M. TREMBLAY	Leméac
11	Biographie Qc	CLAUDE BLANCHARD, UNE VIE D'ARTISTE	F. DUVAL	Trait d'Union
12	B.D.	ASTÉRIX ET LA RENTRÉE GAULOISE	UDERZO / GOSCINNY	Albert René
13	Histoire Qc	LES COUREURS DES BOIS ♥	G.-H. GERMAIN	Libre Expression
14	Psychologie Qc	VICTIME DES AUTRES, BOURREAU DE SOI-MÊME ♥	G. CORNEAU	L'Homme
15	Humour Qc	DRÔLE COMME UN SINGE	G. LATULIPPE	Quebecor
16	Guides Qc	GUIDE DES RESTOS VOIR 2004	COLLECTIF	Communications Voir
17	Essais Qc	LA ROUTE DES HELLS	SHER / MARSDEN	L'Homme
18	Humour Qc	L'ANNÉE CHAPLEAU 2003	S. CHAPLEAU	Boréal
19	Roman	LE COMPLEXE DE DI ♥ - Prix Femina 2003	D. SUJE	Gallimard
20	Pratique Qc	LE GUIDE DE L'AUTO 2004	DUVAL / DUQUET	L'Homme
21	Polar	LUMIÈRE MORTE	M. CONNELLY	Seuil
22	Essais	MAL DE TERRE ♥	H. REEVES	Seuil
23	Polar	LE PROTOCOLE SIGMA	R. LUOLUIM	Grasset
24	Polar	SECRETS D'OUTRE-TOMBE	K. REICHS	Robert Laffont
25	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ? ♥	J. SPENCER	Michel Lafon
26	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN, t. 1 ♥	A. BRASHARES	Gallimard
27	Roman	DANSEUR ♥	C. MCCANN	Belfond
28	Cuisine Qc	LA CUISINE RAISONNÉE ♥	COLLECTIF	Fides
29	Biographie Qc	CHRÉTIEN, UN CANADIEN PURE LAINE ♥	M. VASTEL	L'Homme
30	Polar	LA PROIE	M. CRICHTON	Robert Laffont
31	Roman Qc	LE LOCATAIRE DU SEPTIÈME	COLLECTIF	Boréal
32	Jeunesse	LE DICO DES FILLES 2004	ROYER / DUPUY-SALZE	Fleurus
33	Essais Qc	LE LIVRE NOIR DU CANADA ANGLAIS, t. 3	N. LESTER	les Intouchables
34	Roman	LA MAÎTRESSE DE BRECHT - Prix Goncourt 2003	J.-P. AMETTE	Albin Michel
35	Actualité	LETRE OUVERTE AUX ANTI-AMÉRICAINS	R. HÉTU	vib éditeur
36	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN, t. 2 - Le deuxième été	A. BRASHARES	Gallimard
37	Polar	MYSTIC RIVER ♥	D. LEHANE	Rivages
38	Biographie	VIVRE POUR LA RACONTER ♥	G. GARCIA-MARQUEZ	Grasset
39	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT ♥	E. TOLLE	Ariane
40	Essais Qc	LE DISQUE NE TOURNE PAS ROND	A. BRUNET	Coronet Liv
41	Biographie Qc	JE SUIS UN BUM DE BONNE FAMILLE	J.-F. BERTRAND	L'Homme
42	Roman Qc	LIFE OF PI ♥ - Booker Prize 2002	Y. MARTEL	Vintage Canada
43	Psychologie Qc	DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ	P. MORENCY	Transcontinental
44	B.D.	CÉDRIC, t. 18 - Enfin seuls !	LAUDEC / CAUVIN	Dupuis
45	Spiritualité	PLAIDOYER POUR LE BONHEUR ♥	M. RICARD	Ni

♥ : Coup de Cœur RB ■ : Nouvelle entrée

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.

25 succursales au Québec

Pour commander : ☎ (514) 342-2815

www.renaud-bray.com

UN INCONTOURNABLE

Paul Meunier
LA PHILOSOPHIE DU PETIT PRINCE
ou le retour à l'essentiel

Ce magnifique livre met en lumière la profondeur et l'actualité du *Petit Prince*, ainsi que son art de vivre fondé sur l'essentiel, c'est-à-dire sur l'approvisionnement, le don de soi et l'amour.

296 pages • 24,95\$

CARTE BLANCHE
Distribution Fides

GRAND PRIX La Presse de la biographie

Jacques Côté

WILFRID DEROME
expert en homicides

« L'auteur est un bon conteur et on se prend rapidement au jeu en suivant les récits policiers composant la biographie de Wilfrid Derome. [...] Tout ça comme si on y était. » Stéphane Despatie, Voir

JACQUES CÔTÉ
WILFRID DEROME
expert en homicides

Récit biographique
448 pages • 32,95 \$
32 pages de cahiers-photos

Boréal 40 ans

www.editionsboreal.qc.ca

Hélène de Champlain

29,95\$
700 pages

Hélène de Champlain

LA GRANDE SAGA HISTORIQUE
UN ROMAN DE NICOLE FYFE-MARTEL

LECTURE

ENTREVUE

L'alchimie d'un succès?

PASCALE MILLOT
COLLABORATION SPÉCIALE

Depuis quelques semaines, John Ward a l'impression d'être plongé au cœur d'une de ces histoires merveilleuses, à mi-chemin entre rêve et réalité, qu'il affectionne depuis l'enfance. « Je vogue sur un petit nuage », explique l'écrivain avec son accent à couper au couteau. Et pas seulement parce que cet Écossais pure laine de mouton vient de traverser l'Atlantique pour la première fois, expérimentant du même coup les affres du décalage horaire. En fait, depuis la publication de son roman *Le Secret de l'alchimiste*, premier tome de la trilogie *Le Destin de la pierre*, sa vie a pris des allures de conte de fées...

Imaginez un professeur d'anglais à la retraite, père de quatre enfants, s'adonnant à sa passion d'écrire dans sa ville d'Inverness, en Écosse. Imaginez qu'un éditeur montréalais (Robert Davies, qui a publié, entre autres *Et Dieu créa les Français*, de Louis-Bernard Robitaille) découvre par ami interposé l'histoire inventée par cet aspirant écrivain. Imaginez que ledit éditeur tombe sous le charme de cette aventure pleine de rebondissements où s'entremêlent magie et histoire de l'art, philosophie et littérature, amour filial et amour tout court, amitié et mystère. Imaginez enfin que, trois ans et un manuscrit maintes fois re-

manié plus tard, l'éditeur en question décide de publier le roman simultanément en français (La Courte Échelle) et en anglais (Studio 9), d'organiser une importante campagne médiatique au Québec, aux États-Unis, en Écosse et en Grande-Bretagne, avec le désir non dissimulé de faire de ce roman destiné aux jeunes à partir de 12 ans un succès planétaire et, pourquoi pas? murmure-t-on à mots à peine voilés, comparable à celui de *Harry Potter*!

Robert Davies semble en effet convaincu d'avoir trouvé la formule magique du succès. « Cela fait 35 ans que je pratique le métier d'éditeur. Je suis capable de juger du potentiel commercial d'un livre. La réaction des libraires, des lecteurs et des agents littéraires est très positive. J'ai été pressenti par un producteur d'Hollywood. Et je suis en pourparlers pour vendre les droits de la trilogie dans une dizaine de pays. Je crois que ce livre a tout ce qu'il faut pour se tailler une place de choix dans la littérature adolescente contemporaine », affirme l'éditeur.

Alors voyons voir ce qui se cache derrière cette couverture colorée et attrayante apte à accrocher le regard des adolescents...

Lors d'un festival littéraire consacré à Dante Alighieri, Hélène, jeune fille de bonne famille au caractère en acier trempé, fait la connaissance de Jake,



PHOTO ROBERT MAILLOUX, LA PRESSE ©

John Ward cite volontiers les grands philosophes et Dante dans ses livres. « Mon souhait le plus cher, souligne-t-il, serait qu'après avoir lu mon roman, les ados disent : Dante, c'est cool! »

jeune homme plus timoré. Pendant ce temps, le père d'Hélène, un escroc de bas étage, dérobe à la famille de son ex-femme un tableau du XVI^e siècle intitulé *Le Secret de l'alchimiste*. Ce qu'il ignore, c'est que l'oeuvre est convoitée par un sinistre individu du nom d'Aurelian Pounce, persuadé que celle-ci contient le secret de la pierre philosophale, à qui les alchimistes prêtaient jadis la vertu de transmuter les métaux vils en or.

Appelés à venir en aide au père d'Hélène, les deux jeunes amis seront entraînés dans une course folle qui les conduira de Florence à Venise en passant par la Suisse, Londres et la Provence. De procès fantôme en apparitions spectrales, de poursuites haletantes en rébus à déchiffrer, ils devront apprendre à discerner le bien du mal, à surmonter leurs peurs et les

terrifiants ennemis qui jalonnent leur parcours. Car si la magie convoquée par Harry Potter est souvent bien inoffensive, celle d'Aurelian Pounce est noire comme la suie. « De nos jours, la raison est mise sur un piédestal et nous nions l'irrationnel, explique John Ward. Mais au fond, nous nous leurrions, car il y a bien des choses qui nous échappent. La littérature de l'imaginaire, la magie me permettent de mettre en scène le conflit entre le rationnel et l'irrationnel. Et ce qui est formidable quand on s'adresse aux jeunes, c'est qu'ils s'attendent à ce que la vie — et les livres — les surprennent, alors que les adultes préfèrent se barder de certitudes. »

Philosophe de formation, John Ward cite volontiers Aristote et Platon et a truffé son roman de référen-

ces culturelles et littéraires : de Dante à Thomas d'Aquin en passant par Faust et Léonard de Vinci. « Mon souhait le plus cher serait qu'après avoir lu mon roman, les ados disent : Dante, c'est cool! »

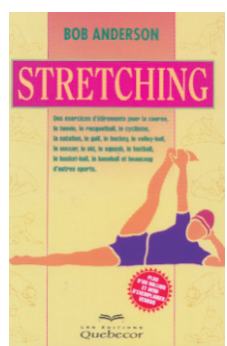
L'avenir le dira. Et dira aussi si le vœu des éditeurs de transformer ce *Secret de l'alchimiste* en argent sonnait et trébuchant se réalisera. En attendant, voici un livre réussi, à mettre entre toutes les mains.

★★★½

LE DESTIN DE LA PIERRE, Tome 1 LE SECRET DE L'ALCHIMISTE

John Ward, traduit de l'anglais par Agnès Guitard
La Courte Échelle, 330 pages

Bonnes nouvelles pour les mordus de la lecture !



19,95\$



31,95\$



26,95\$

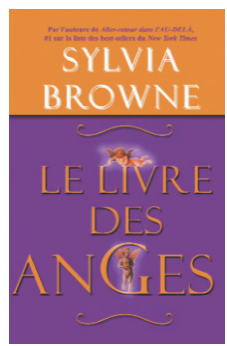


22,95\$

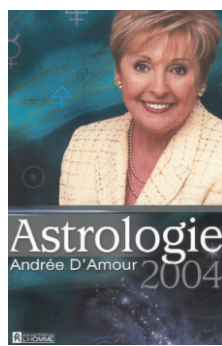


11,95\$

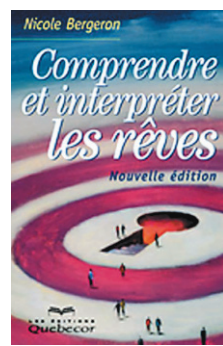
14,95\$



24,95\$



19,95\$



19,95\$

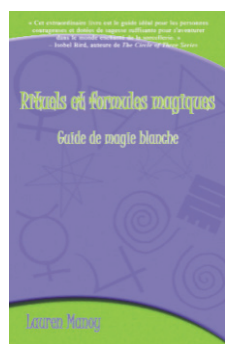


19,95\$

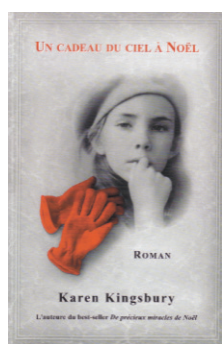


19,95\$

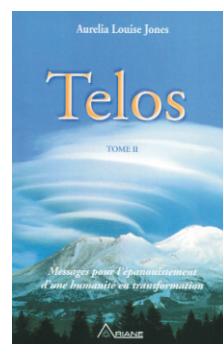
14,95\$



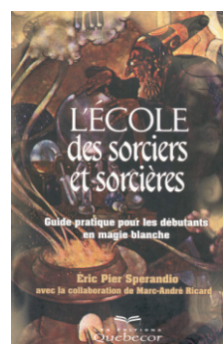
24,95\$



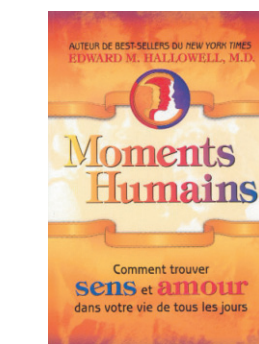
12,95\$



19,95\$



19,95\$



27,95\$

Un choix de livres des plus alléchants... à dévorer !

De plus, **Économisez 10 %** sur tous les titres en librairie, y compris les livres en solde, en vous inscrivant au programme **IREWARDS**

Participez à notre concours

"À table"*

Plus de 1000 \$ en prix à gagner

*détails en magasins

Chapters

Indigo

COLES

LIBRAIRIE SMITH

Certains titres non-disponibles dans toutes les librairies. 20% de rabais sur nos titres à succès en français !

★★★

NAUFRAGÉS LA TEMPÊTE, LA SURVIE et L'ÉVASION

Gordon Korman, Éditions Scholastic, 126 pages chacun, dès 10 ans

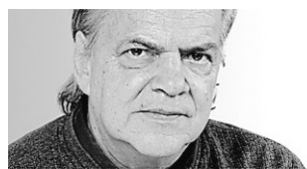


PHOTO REUTERS

L'injure populaire suprême infligée au président des États-Unis, George W. Bush, la semaine dernière dans les rues de Londres : le déboulonnement de sa « statue », façon Saddam Hussein, il y a quelques mois.

Le poids des États-Unis dans le monde : 12 heures d'événements, ce jeudi 20.11.03

Une journée qui met en relief l'importance du leadership américain dans le monde et les diverses appréciations qu'il suscite



RÉAL PELLETIER
LA PRESSE
D'AILLEURS

Anderson Cooper, la vedette montante *prime time* de CNN, a ouvert son bulletin d'information de 19 h, jeudi dernier, avec l'arrestation de la vedette pop Michael Jackson. Le lendemain matin à 5 h 05, René Homier-Roy ouvrait son émission sur le même thème.

Les directions d'information de tous les grands médias de la planète, pendant ces heures fébriles, pouvaient compter sur une panoplie d'événements à caractère mondial qui ramenaient tous aux États-Unis :

>Au moment où Michael Jackson se rendait à la police, le président des États-Unis achevait sa visite d'État en Grande-Bretagne, destinée à couronner de l'auréole de Buckingham Palace la mission que sont donnée les deux pays de refaire l'Irak.

>Quelques heures plus tôt cependant, des terroristes venaient, à Istanbul, de faire dévier la thématique de la rencontre avec deux attentats, aussi spectaculaires que meurtriers, contre des intérêts britanniques : dizaines de morts, centaines de blessés.

>Dans l'intervalle, la police de Miami repoussait des manifestants qui tentaient de forcer les portes du meeting de 34 ministres du Commerce des Amériques qui planchaient sur le projet d'union économique de l'Arctique à l'Antarctique — 800 millions d'habitants — promise à devenir le plus grand marché commun du monde.

Et pendant qu'Anderson Cooper parlait au petit écran jeudi soir, le chancelier allemand Gerhard Schröder dînait tranquillement à New York, presque clandestinement, avec des banquiers et hom-

mes d'affaires de premier plan. Pas très bien vu de la Maison-Blanche, le chancelier a profité de l'absence de M. Bush pour aller expliquer aux élites financières, dans la foulée des divergences à propos de l'Irak, ses rapports avec l'Europe en général et la France en particulier, et son intérêt pour les États-Unis.

Ce tableau, des avatars de la vedette internationale Michael Jackson aux banquiers new-yorkais accueillant le leader du plus important pays d'Europe, en passant par la relation privilégiée États-Unis-Grande-Bretagne, l'Irak, le terrorisme et la construction commerciale des Amériques, mesure assez, en une douzaine d'heures de notre temps réel, l'impact des États-Unis sur la vie de cette planète.

C'est une bien grosse présence que celle des États-Unis. Michael Jackson et la rencontre de Miami mis à part, tous les grands événements de ce jeudi 20 novembre se rapportaient à l'Irak. L'hostilité et le doute qui ont marqué l'entrée en guerre contre ce pays persistent alors que beaucoup de gens de par le monde attendent des leaders étatsuniens une envergure et un doigté qu'ils n'ont pas perçus dans le traitement du dossier irakien.

Réticences européennes

Même chez l'allié des alliés, la Grande-Bretagne, la multitude de sondages qui ont précédé la visite de George W. Bush la semaine dernière ont indiqué un net décalage entre l'admiration vouée au peuple américain et le doute, sinon la critique sévère qu'inspire l'actuelle Maison-Blanche en matière de politique étrangère.

À l'échelle européenne, la critique devient dévastatrice. Selon un sondage commandé par la Commission européenne, 53 % des Européens estiment que les États-Unis de M. Bush, ex aequo avec l'Iran et la Corée du Nord, constituent une menace sérieuse pour la paix dans le monde, juste derrière Israël (59 %). L'intervention militaire en Irak était-elle justifiée ? Seul le Danemark, de l'Europe des 15, répond oui, à 57 % ; la Grèce répond non à 96 % pendant que les Européens en général disent non à 68 %.

Serait-ce l'effet d'une manipulation médiatique européenne, comme le voient certains observateurs anglo-saxons ? Peut-être pas car aux États-Unis mêmes, le doute grandit sur le mérite de l'intervention en Irak et sur la qualité de la politique étrangère pratiquée par Washington.

Brzezinski intervient

Les voix se multiplient, aux États-Unis, chez les observateurs chevronnés de la scène internationale, contre la vision du monde qu'entretient l'administration Bush. L'une des critiques les plus virulentes, ces derniers jours, aura été celle de Zbigniew Brzezinski, reproduite dans *l'International Herald Tribune*.

L'ex-conseiller à la sécurité nationale du président Jimmy Carter parle d'une « vision paranoïaque » du monde entretenue par Washington, illustrée dans la phrase devenue célèbre : « Ceux qui ne sont pas avec nous sont contre nous. » Cette phrase, note M. Brzezinski, Lénine l'avait déjà utilisée contre les socio-démocrates pour pouvoir les désigner comme antibolcheviques.

En faisant de la « guerre au terrorisme » la préoccupation centrale des États-Unis dans le monde actuel, l'administration Bush traduit une vision étroite et extrémiste de la politique étrangère de la superpuissance qu'elle dirige. Une nation qui, pourtant, est une grande démocratie animée d'authentiques traditions idéalistes.

La crise de confiance que traversent les États-Unis et l'isolement auquel elle confine résultent d'une impuissance à comprendre vraiment ce qui se passe à l'étranger, poursuit l'auteur. Le pays a décidé de décréter des guerres de « préemption » contre des pays susceptibles de posséder des armes de destruction massive, mais sans savoir : sans revitalisation de leurs services d'espionnage, les États-Unis ne peuvent tout simplement pas s'engager avec assurance dans la « préemption ». Les États-Unis viennent de vivre (référence à l'Irak) la pire faillite d'espionnage de leur histoire, s'appuyant sur une démagogie extrémiste qui a projeté les scénarios les plus graves et engendré la peur.

Le leadership de la peur

M. Brzezinski pose la question : « Une superpuissance peut-elle assumer un leadership planétaire sur la base de la peur et de l'anxiété ? Les États-Unis peuvent-ils s'assurer l'appui des autres, de leurs amis en particulier, en leur disant : vous êtes avec nous ou vous êtes contre nous ? »

Et ce n'est pas en appliquant un langage théologique au « terrorisme » qu'on arrivera à quelque chose, car le terrorisme n'est pas un ennemi, mais une technique pour tuer des gens. Ce qu'il faut savoir c'est qui est l'ennemi et qu'est-ce qui le motive. Dans cette perspective, les États-Unis doivent redémarrer leur politique des alliances, avec l'Europe en particulier, plutôt que de s'enfermer dans des tactiques à court terme du genre diviser l'Europe entre la « vieille » et la « nouvelle ». C'est d'une stratégie dont les États-Unis ont besoin, qui implique en l'occurrence une Europe élargie à la Russie.

Autres critiques

Dans son grand cahier du dimanche consacré aux affaires nationales et internationales, le *Chicago Tribune* aborde fréquemment le problème des rapports devenus difficiles entre les États-Unis et le reste du monde, ses alliés en particulier. « C'est comme si vous n'aviez plus un ami au monde » titrait très gros ce cahier, il y a quelques semaines.

Un analyste évoque lui aussi, comme M. Brzezinski, la « paranoïa » qui a frappé la classe politique à Washington et qui déteint sur le pays au point où, comme le révèlent des sondages, des pays comme la France et l'Allemagne en sont venus à être considérés comme « hostiles » plutôt qu'« alliés ». Un autre cite des politologues français selon qui la France, pourtant, n'attend que le départ de George W. Bush pour reprendre son histoire d'amour avec les États-Unis. À l'échelle de l'Europe, les sondages indiquent qu'on aime toujours les Américains mais qu'on ne fait pas confiance à son leadership. Mais au rythme où vont les choses, écrit l'analyste R.C. Longworth, on en viendra à constater que nous sommes aussi détestés par nos anciens alliés que les Russes pouvaient l'être en Europe de l'Est.

THE NEW YORK TIMES

Sinécure

Avec un taux de chômage frisant le 6 %, les États-Unis devraient faire envie au Canada, mais la perte d'un emploi chez nos voisins n'a pas la même portée qu'elle peut avoir ici. Elle signifie souvent, pour le citoyen américain, une rupture de son filet de protection en matière de soins de santé. Le *New York Times* constate que les pertes d'emplois, doublées de la hausse vertigineuse des coûts de santé qui se répercutent sur les coûts des assurances pour les travailleurs, font que plus de 43 millions d'Américains — une fois et demie la population du Canada, six fois celle du Québec — sont laissés à eux-mêmes financièrement s'ils tombent malades et ce nombre est en croissance rapide. Et ce ne sont pas tous des chômeurs, mais plutôt, souvent des gens de la classe moyenne ou de petits travailleurs qui ne peuvent plus absorber les primes d'assurance-maladie. Dans le sud de la Californie, 70 000 employés d'une chaîne de supermarchés sont en grève parce qu'on veut leur enlever leurs avantages sociaux en matière de soins de santé. C'est dans l'important État du Texas qu'on retrouve le taux le plus élevé de non-assurés : une personne sur quatre.

THE NEW YORK TIMES

Armature

« Ask your doctor ! - Interrogez votre médecin ! » entend-on souvent au terme d'un message publicitaire sur les médicaments, à la télé américaine. C'est que, là comme ici, les pharmaceutiques tournent comme des mouches autour des médecins pour les convaincre des merveilles de leurs nouveaux produits. Ce que la clientèle ignore, écrit dans le *New York Times* le professeur émérite Arnold S. Relman, de l'École de médecine de Harvard, c'est que le jugement des médecins est souvent conditionné par le fabricant du médicament. La plupart des médecins aujourd'hui, dit-il, prescrivent les médicaments et leur usage en fonction de cours programmés par les compagnies pharmaceutiques. Ces médecins doivent se plier à des cours ne serait-ce que pour renouveler leur droit de pratique et souvent ces cours sont fortement empreints de préoccupations de marketing. Le professeur déplore que les écoles de médecine, les associations professionnelles et les centres hospitaliers acceptent ces pratiques.

THE NEW YORK TIMES

Imposture ?

Le Québec manque-t-il de radiologues ? Il existe pourtant une solution de rechange toute simple : faire analyser les films transmis électroniquement en Inde par des radiologues indiens. Cette pratique se répand aux États-Unis au grand dam des radiologues américains, écrit le *New York Times*. Le problème est simple : pourquoi payer un radiologue américain 250 000 \$ par année si le même travail peut être fait à distance par un radiologue indien rémunéré 25 000 \$ par an ? On en est là, aux États-Unis, dans le débat qui prend une envergure nationale sur l'« outsourcing », cette pratique qui permet aux entreprises et aux institutions — y compris aux gouvernements locaux — de confier à des sous-traitants lointains des tâches professionnelles traditionnellement assumées par des Américains. Grâce aux techniques de communication modernes, on peut ainsi faire faire divers travaux pour une fraction de ce qu'il en coûte en Amérique. Et l'Inde, rompue à la langue anglaise, regorge de professionnels en tout genre capables de répondre à la demande. Le débat promet d'être intense aux États-Unis.

THE WALL STREET JOURNAL

Fourniture

Les temps n'est peut-être pas loin où les acheteurs d'automobiles n'auront plus à fréquenter une demi-douzaine de concessionnaires avant de fixer leur choix, mais pourront le faire sous un même toit où des produits concurrentiels seront exposés. C'est ce que prédit un spécialiste, J.D. Power, dans un article que reproduit le *Wall Street Journal*. L'industrie automobile a fortement rationalisé ses méthodes de production, mais la distribution coûte encore très cher, avec ses 22 000 points de vente aux États-Unis, même si ce chiffre atteignait 50 000 il y a quelques années encore. Il s'agit en somme de « wal-martiser » le commerce de l'automobile en substituant la notion de « retailing » à celle de « franchising ». L'Union européenne a déjà élargi les lois sous ce rapport et un « megastore » de l'automobile vient d'ouvrir à Manchester, en Grande-Bretagne, offrant 25 produits concurrents, regroupés par catégories de véhicules plutôt que par marques. L'entreprise a vendu 150 voitures les six premières semaines. Elle compte en vendre 60 000 par année dans une chaîne de 12 magasins d'ici sept ans.

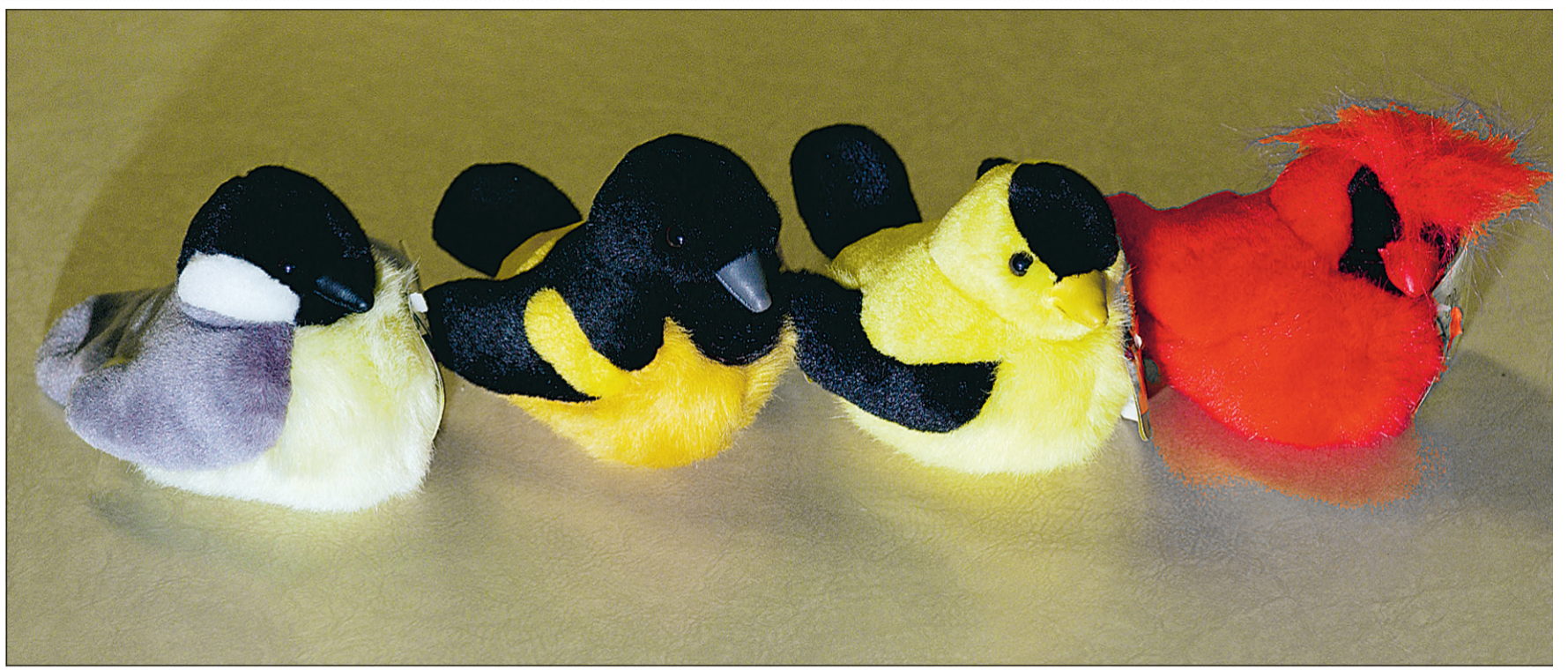
Une horloge qui chante faux

L'été dernier, en visitant une petite boutique de jardinage à Saint-Bruno, sur la Rive-Sud, mon attention a été attirée par une « horloge chantante » semblable à celle que j'ai achetée il y a quelques années à la pharmacie Jean-Coutu au coût de 30 \$. Elle est toujours sur le mur de mon bureau.

Mise en marché par la National Audubon Society à la fin des années 1990, cette horloge émet les chants de 12 espèces d'oiseaux, un par heure. Les enregistrements proviennent aussi de Cornell. Le produit a connu un succès exceptionnel puisqu'on en a vendu 3 millions en deux ans (dont plusieurs milliers au Québec). On a ensuite cessé d'en fabriquer, ce que j'ignorais.

Me voilà donc en train d'examiner cette horloge dont le prix était autour de 60 \$. Devant mon étonnement, la vendeuse insiste pour dire qu'il s'agit de la « vraie » horloge Audubon. Je me dis que la mienne à la maison n'est peut-être qu'une vulgaire imitation. Pourtant, elle chante si bien... J'achète la fameuse horloge avec l'intention de l'offrir en cadeau.

À ma grande surprise, les oiseaux chantent épouvantablement faux. Comme un grand naïf, je me suis fait avoir par les bons mots de la vendeuse. La vraie Audubon est celle achetée à la pharmacie. Un chant de carouge, ça ne trompe pas...



Quelques membres de la famille Audubon : la mésange à tête noire, l'oriole de Baltimore, le chardonneret jaune et le cardinal rouge.

PHOTO PIERRE McCANN, LA PRESSE

Les peluches chantantes d'Audubon : un succès fou



PIERRE GINGRAS

À TIRE D'AILE

Is ont troqué leurs plumes contre la peluche, se laissent câliner et tripoter sans jamais protester, mais ne vont pas jusqu'à manger dans la main. Par contre, une simple pression amicale sur la poitrine suffit à les faire chanter, exactement comme ceux qui sont dans la nature.

Les oiseaux en peluche de la Société Audubon sont mignons comme tout. Et je ne peux résister à leur appel. À chacun sa folie. Je ne compte plus ceux que j'ai donnés aux amis, mais surtout aux enfants des amis. Je ne suis pas le seul à les apprécier.

Lancée il y a trois ans, la série d'oiseaux en peluche connaît un succès fou sur le continent. Au cours des deux premières années, on en a vendu environ 3 millions et l'année 2003 s'annonce aussi bonne avec des ventes de plus de 2,5 millions, explique Cindy Clough-Pinto, directrice du franchisage chez Audubon. « La série d'oiseaux s'inscrit dans nos programmes éducatifs, tout en nous procurant des fonds au moyen des licences. Chaque jouet est accompagné d'un feuillet où l'on donne de brèves données sur l'espèce. La nouvelle série sur les « oiseaux emblèmes » a aussi un aspect éducatif important en permettant notamment de sensibiliser jeunes et moins jeunes à certaines espèces. »

Les peluches sont fabriquées par Wild Republic, une firme reconnue pour ses jouets dont le thème est la nature. Les coloris et l'apparence de chaque oiseau sont choisis par un comité spécial de la Société Audubon. Mais ce qui fait aussi le

charme de ces oiseaux jouets, ce qui les rend irrésistibles, c'est leur chant identique, ou presque, à l'espèce qu'ils représentent. Les sérénades ont été enregistrées par le célèbre Laboratoire d'ornithologie de l'Université Cornell, à Ithaca, New York. La date de l'enregistrement est même indiquée sur l'étiquette accompagnant chaque oiseau. Ce chant est émis par un petit appareil camouflé dans le corps en peluche et il est la plupart du temps d'un réalisme incroyable. Certains enregistrements semblent toutefois mieux réussis que d'autres.

C'est le cas notamment du carouge à épaulettes, mon préféré, de la mésange à tête noire, de l'oriole de Baltimore (malheureusement appelée loriot de Baltimore), de la bernache du Canada ou du merle d'Amérique. Le chant du cardinal rouge est à ce point semblable qu'il peut attirer les vrais cardinaux. Si vous faites chanter votre jouet à l'extérieur et qu'il y a un cardinal dans les parages, l'oiseau se montrera immédiatement. Le mécanisme qui produit les chants peut être actionné jusqu'à 4000 fois avant de rendre l'âme, insiste Cindy Clough-Pinto. Les bris seraient très rares, moins de 1 %, si on se fie aux oiseaux rapportés au magasin, indiquent pour leur part les responsables du réseau de librairies Renaud-Bray, principaux points de vente au Québec avec les boutiques de jouets éducatifs.

Les oiseaux Audubon viennent d'être choisis pour une deuxième année consécutive parmi les 50 meilleurs jouets aux États-Unis par le magazine *Nick Jr.*, une publication et un site Web très populaires auprès des parents. En mai, la nouvelle série sur les oiseaux emblèmes des États a reçu le sceau d'approbation du National Parenting Center, une organisation informant les parents sur des produits et services offerts aux enfants. Les oiseaux ont été sélectionnés pour leur design, leur présentation, leur durabilité et leur impact positif sur

la stimulation interactive. Quelques mois auparavant, une autre organisation parentale leur avait accordé le Parent's Guide Award, un honneur récompensant un jouet qui encourage le sens de la découverte et développe la créativité.

Les oiseaux d'Audubon comptent autour de 70 espèces mais une trentaine d'autres devraient prendre leur envol au cours de l'année prochaine. Wild Republic a même lancé quelques spécimens en format réduit, destinés spécifiquement aux ados. Ils sont dotés d'une attache permettant de les fixer à un sac à dos. Ils se vendent d'ailleurs autour de 5 \$, presque la moitié du prix de leurs con-

Du café équitable

Vouée à la protection de l'environnement, mais particulièrement des oiseaux, la Société Audubon a vu le jour en 1886 à la suite de l'initiative de l'éditeur du magazine *Forest and Stream*, George Bird Grinnel, qui avait lancé une pétition demandant aux autorités d'interdire les mauvais traitements aux oiseaux. Près de 40 000 personnes ont signé le document et sont devenues le noyau du groupe de la nouvelle société, nommée en l'honneur du célèbre peintre animalier John James Audubon, d'origine française mais né à Haïti.

L'engouement suscité par le groupe fut trop important pour Grinnel, qui le saborda. Une dizaine d'années plus tard, une autre société Audubon fut mise sur pied au Massachusetts afin de lutter contre la chasse aux aigrettes et autres espèces dont les plumes servaient à orner les chapeaux. D'autres sections furent ensuite créées un peu partout sur le territoire américain pour former en 1905 la National Audubon Society. C'est un groupe d'éducation et de pression très important aux États-Unis et sur la scène internationale, engagé dans de nombreux projets de recherche et d'aménagement d'habitats. La société recueille environ 20 millions de dollars par année grâce à ses nombreuses publications, aux cartes de crédit lui donnant droit à une ristourne et à de nombreux produits dérivés comme les oiseaux en peluche. Au début de la semaine, elle a même lancé sa propre marque de café, un café « équitable » provenant de plantations cultivées en harmonie avec la forêt et les oiseaux qui l'habitent, mentionne le communiqué de presse.

Un dernier mot : méfiez-vous des imitations. Il y a sur le marché d'autres oiseaux en peluche qui chantent, mais leur cri est loin d'être comparable à celui des enregistrements de l'Université Cornell et ils ne portent pas l'étiquette Audubon.

Mais ce qui fait aussi le charme de ces oiseaux jouets, ce qui les rend irrésistibles, c'est leur chant identique, ou presque, à l'espèce qu'ils représentent.

gènes.

Ce sont les oiseaux familiers qui demeurent les plus populaires, notamment le cardinal et l'oriole de Baltimore. Quatre espèces ont même déjà été retirées du marché, dont le tangara écarlate, (magnifique, encore disponible au Québec) et la sarcelle à ailes vertes.

Au Québec, selon le palmarès établi par la maison Renaud-Bray (26 librairies : 20 000 oiseaux vendus), le plongeon huard est le plus populaire suivi du cardinal rouge, puis du passerin bleu (une espèce établie aux États-Unis), de la mésange à tête noire, du roselin pourpré et du canard colvert. Parmi les vedettes montantes de l'année, signalons le moqueur roux et le pic flamboyant. Par contre, les espèces exotiques comme le toucan (pourtant fort joli) et les perroquets sont peu populaires.



PHOTO AP

Un grand héron prenant son envol.

Le grand héron ne craint pas l'eau froide

Le grand héron est un oiseau qui peut s'attarder longtemps au Québec durant l'automne. Parfois même jusqu'au début de l'hiver. On a déjà observé l'échassier à la mi-janvier, sur les rives du Saint-Laurent, là où le courant empêche la glace de se former.

En fin de semaine dernière, j'ai justement rencontré un spécimen qui chassait dans les herbes en bordure d'un étang. Le hic, c'est que le point d'eau était entièrement gelé. D'ailleurs, l'oiseau qui chassait à l'affût était à ce point immobile qu'il semblait gelé lui aussi.

Que pouvait-il donc chercher dans cet habitat hivernal ? Les grenouilles, salamandres, couleuvres, insectes, crustacés et poissons, habituellement inscrits au menu quotidien de l'oiseau, sont en état d'hibernation ou impossible à atteindre. Le chasseur était peut-être en quête d'une proie plus intéressante encore. Le grand héron se nourrit assez souvent de petits rongeurs, comme les souris, les mulots et campagnols qui abondent dans les milieux humides.

LE CARNET D'OBSERVATION

Le recensement de Noël : peu de participants

Le recensement de Noël demeure peu populaire au Québec, même chez les membres des clubs d'ornithologues amateurs.

L'an dernier, 733 observateurs ont participé à l'événement, environ 70 de plus que l'année précédente, dont une centaine de propriétaires de postes d'alimentation qui ont fait leurs relevés dans leur cour. La participation québécoise est l'une des plus faibles au Canada. Le Québec arrive presque au dernier rang, même après Terre-Neuve et la Saskatchewan.

Pourtant, il s'agit d'une expérience intéressante et agréable. Plusieurs clubs acceptent les participants qui ne sont pas membres. Il est encore temps de vous y inscrire ; les réunions préparatoires ont habituellement lieu au début de décembre. La journée du recensement se déroule entre le 14 décembre et le 5 janvier.

Grande fête

Le club d'ornithologie de Longueuil invite les observateurs à se joindre à lui pour cette grande fête ornithologique populaire. La soirée d'organisation aura lieu le mercredi 10 décembre à 19 h 30, au pavillon d'accueil du Parc ré-

gional de Longueuil, 1895, rue Adoncourt, au coin du boulevard Curé-Poirier. Vous pourrez alors vous inscrire dans l'équipe de votre choix, notamment en fonction du territoire couvert, qui s'étend de Repentigny au quartier Saint-Léonard, en passant par Varennes, Boucherville et une partie de Longueuil. Quant au recensement, il aura lieu le dimanche 14 décembre. La journée se terminera par un souper au parc régional, vers 17 h. (Renseignements : 450-646-7183, entre 17 h et 21 h).

Par ailleurs, on pourra trouver les coordonnées des autres clubs en visitant le site Internet de l'Association québécoise des groupes d'ornithologues : www.aq-go.qc.ca.

Premier recensement

Le premier recensement de Noël a eu lieu en 1900 dans le but de protester contre la chasse qui, à cette époque, visait à abattre le plus de gibier possible. C'est en 1905 que la National Audubon Society a commencé à organiser ce genre d'événement. L'an dernier, 45 000 amateurs y ont participé dont 7000 au Canada (sans compter les 3888 propriétaires de

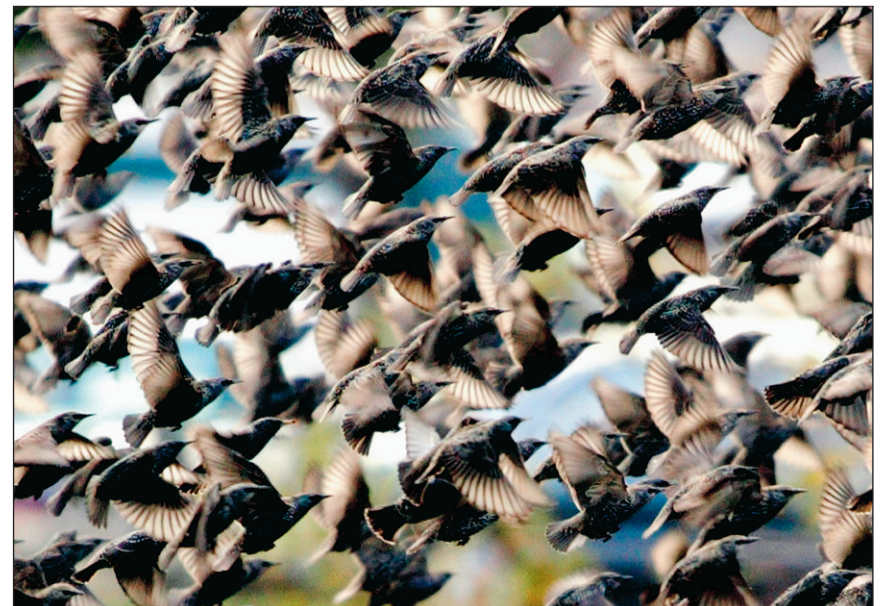


PHOTO AP

Une volée d'étourneaux sansonnet, l'espèce la plus souvent signalée lors du recensement de Noël.

mangeoires). On y a localisé 69 millions d'oiseaux, dont 3,3 millions en territoire canadien.

Au Canada, les espèces les plus fréquemment observées à cette occasion sont l'étourneau sansonnet, la bernache du Canada, la corneille-

le d'Amérique, le canard colvert et le pigeon biset. Le nombre de moineaux domestiques signalés a diminué de 5 % par rapport à l'année précédente, alors que chez la mésange à tête noire, cette baisse a été de 9 %.